

Oiseaux qui, durant la froidure,
 Accouriez sans crainte à ma voix,
 Ma main, pour la dernière fois,
 Vient vous donner la nourriture.
 Chantez ; moi, je meurs sans murmure ;
 Dès leur printemps mes jours flétris,
 Mes jours seuls ne sont pas compris
 Dans le réveil de la nature.
 C'en est fait.... Le deuil des hivers
 Ne doit plus prolonger ma vie,
 Toute espérance m'est ravie,
 Et les arbres sont déjà verts.

« Jeunes fleurs, hâtez-vous d'éclore,
 Non plus pour briller un instant
 Sur ce front qui se décolore,
 Mais sur la tombe qui m'attend.
 Ma mère détourne, en silence,
 Ses tristes regards du chemin
 Où votre tige se balance ;
 Aurait-elle appris que demain
 Ces dons que vous m'offrez encore
 Seront, au lever de l'aurore,
 Moissonnés par une autre main ?
 Sans moi mes compagnes fidèles
 Près de vous reviendront s'asseoir ;
 Fleurs que j'aimais, croissez pour elles,
 Et vivez du moins jusqu'au soir !
 De ma demeure abandonnée
 Passez dans leur riant séjour,
 Et puissiez-vous briller un jour
 Dans leurs guirlandes d'hyménée ! »

Sa voix s'éteint en ces adieux
 Sans trahir sa douleur profonde ;
 Le soleil ranime le monde